

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES
DES DÉTAILS HISTORIQUES SUR TOUTS LES ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS QUI SE PASSENT
DANS LES PAYS ÉLOIGNÉS;
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES
ET ENTREPRISES QUI TENDENT À ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUTS LES OUVRAGES NOUVEAUX,
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉS

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOUVELLE SÉRIE.

ANNÉE 1846.

TOME PREMIER.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD.

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

longtemps vécu de la pensée des Grecs, de leurs arts, de leurs sentiments; à leur tour, ils vont s'inspirer des nôtres; vivre de nos passions et de nos idées. « La Grèce est notre mère à tous, disait-on un jour, à côté de nous, au général Coletti. — Oui, répondit-il, mais il faut maintenant qu'elle soit la fille de tous. » Nous ajouterons: Qu'elle soit surtout la fille de la France, car nul autre peuple n'a plus reçu d'elle.

A son retour, M. le duc de Montpensier s'arrêta une journée à Malte pour visiter ses admirables remparts, le palais des grands maîtres, et porter au tombeau de son oncle, M. le comte de Beaujolais, une pieuse pensée. Les Anglais firent à S. A. R. le plus cordial accueil, et le général gouverneur de l'île lui offrit, dans la villa qu'il habite, un fort beau dîner auquel furent conviés, avec la suite de S. A. R., M. de Sontag, consul de France, les deux commandants du *Gomer*, M. l'amiral Parker et les principaux officiers du gouvernement.

Le 1^{er} octobre, le *Gomer* entrait dans le port de Toulon; tous les bâtiments de la rade, soudainement pavoisés, saluaient le pavillon royal arboré au grand mât, et M. le vice-amiral Baudin venait féliciter le prince sur son magnifique voyage et son heureux retour.

EXCURSION DANS LES ALPES.

Découverte du col de Severen, par M. le chanoine J.-A. RION.

(Lu à la réunion annuelle de la Société Helvétique des Sciences Naturelles tenue à Genève en août 1845.)

Messieurs et très-honorés Collègues,

Ne soyez point surpris si je ne puis, en vous adressant la parole, me défendre d'une émotion bien vive; c'est l'émotion que doit éprouver l'homme qui, descendant de son rocher et quittant pour un instant sa vallée reculée, se trouve presque soudainement transporté au milieu d'une belle et florissante cité, au milieu d'une réunion nombreuse de savants auxquels il n'a rien à présenter, sinon d'informes croquis de la sauvage contrée qu'il habite.

Je sais, cependant, que le gigantesque mur que la na-

ture élevée entre l'Italie et la Suisse, et dont les créne-
lures dorées par le soleil couchant ravissent au loin l'heu-
reux habitant de la plaine, offre un grand intérêt aux
savants qui de nos jours cultivent les sciences naturelles
avec tant de zèle et de succès. Une foule de naturalistes
parcourent et fouillent annuellement ces hautes régions,
et il n'est en Europe aucun cabinet d'histoire naturelle,
peut-être aucune collection zoologique, botanique ou
minéralogique un peu considérable, où il ne se trouve
quelque objet tiré du Simplon, de Saas, de Zermatt ou
de Bagnes. Ces contrées ont surtout acquis une nouvelle
importance depuis que la géologie, sortie de l'ancien état
de pure hypothèse, parfois il est vrai brillante et ingé-
nieuse, est devenue une science d'observation, et depuis
que des membres distingués de notre Société ont réussi à
fixer, par leurs travaux scientifiques, les regards des sa-
vants sur les régions glaciales, bien que l'imagination la
plus ardente ne puisse y rattacher l'idée d'un rail-way,
idée qui menace d'absorber pour longtemps tous les in-
térêts et toutes les pensées de l'ancien et du nouveau
monde.

Ce sont là les motifs qui m'ont fait présumer qu'en vous
communiquant, Messieurs, une page du petit journal de
mes courses dans les montagnes, je ne mettrai point votre
indulgence à une trop rude épreuve. Il ne s'agit que d'un
petit point du massif de pics et de glaciers qui s'élève entre
le Grand-Saint-Bernard et le Simplon, c'est-à-dire d'un
col. Un col, à la vérité, surtout s'il établit une commu-
nication entre les extrémités supérieures de deux vallées,
riches en productions rares, n'est pas sans importance
pour le naturaliste voyageur, qui, sans la facilité qu'un
tel passage lui donne, est contraint de redescendre, dans
toute leur longueur, les défilés étroits, sombres et en-
nuyeux, par lesquels il était arrivé à ces hauteurs.

Le col dont je me propose de vous entretenir est situé
entre les pâturages alpins de la vallée de Bagnes et l'ex-
trémité supérieure de celle d'Hérémence. Il coupe, pres-
qu'à son origine, la longue chaîne qui, partant du Hau-
temma et des glaciers entassés entre le Valais et la Val-
Pelline, s'étend jusqu'au bourg de Martigny. — Voici

le court historique de la découverte de ce col, que je nomme *Col de Severen*.

Parti de Sion le deux septembre 1844, je traverse rapidement la vallée d'Hérémence, en longeant la Borgne, et j'arrive, après avoir franchi les rochers de la Barma, au bout de sept heures de marche, au charmant bassin des Diez qui termine cette vallée.

Je n'essayerai point de décrire l'agréable surprise que j'ai éprouvée, lorsque, à une hauteur de près de 7000 pieds au-dessus de la mer, je me vis tout à coup dans une jolie plaine, et sur un magnifique tapis de verdure étendu au milieu d'un cirque gigantesque, surchargé d'énormes glaciers qui en descendent de toutes parts (1).

Je ne m'arrêterai point à nommer ces pics et ces glaciers, ni à faire l'énumération des plantes rares et des insectes qu'on y trouve (2). Je raconterai plutôt par quelles

(1) Vers l'orient, plusieurs petits glaciers paraissent suspendus aux parois du majestueux pic de Vouasson. Le glacier de Darbonire (taupinière) est situé sur le même versant, au pied des Aiguilles Rouges; il a reçu son nom de la moraine frontale qui est plus élevée que l'extrémité du glacier, et se présente, à l'observateur peu familiarisé avec ces sortes de phénomènes, comme une énorme taupinière soulevée par le glacier sous-jacent. Vers le midi, à gauche du col de Riedmatten, se déroule une Mer de Glace qui occupe et remplit des vallées entières, et n'est surmontée que de quelques pics qui la bordent, tels que les Peignes, le Hautemma, la pointe du Grand-Glacier et autres, entre lesquelles elle descend dans toutes les directions, savoir, dans le bassin des Diez, dans la vallée d'Arola, dans la Val-Pelline et dans les Chermontana de Bagnes. Vers le midi, les glaciers de Liapay et d'Ys-Ecoulaïes remontent jusqu'aux arêtes et redescendent sur le versant opposé sous les noms de glaciers de Breney, de Gétroz, etc.

(2) Voici un choix de plantes qu'on trouve dans cette contrée. Au pâturage de Miribé, au pied du Vouasson et des rochers de la Barma, qui ferment l'entrée du bassin des Diez : *Eschinospermum deflexum*, *Carex ustulata* et *atrata*, *Sisymbrium acutangulum* DC., *Cerintho glabra* Gaud., *Phaca alpina* et *astragalina*. Dans les Diez mêmes : *Carex microglochin*, *bicolor*, *capillaris* et *nigra*, *Juncus triglumis*, *Scirpus Bæothryon*, *Ophrys alpina*, *Salix herbacea*, *retusa*, *reticulata*, *myrsinites* et *helvetica* Vill., *Oxytropis fetida* et *laponica*, *Astragalus leontinus*, *Scutellaria alpina*, *Artemisia spicata* et *mutellina*.

Près du glacier de Darbonire : *Campanula cenisia*, *Pedicularis*

singulières aventures je parvins à découvrir le col en question.

Les renseignements que me donnèrent les pâtres de la Barma ne me servirent qu'à constater leur complète ignorance sur la contrée qu'ils habitent, et je ne trouvai personne qui pût remplir l'office de guide; il ne me restait donc qu'à gravir quelque hauteur d'où il me fût possible de m'orienter. Ce parti pris, je commençai aussitôt l'ascension de l'arête qui domine au nord-ouest le chalet de la Barma. Cependant un objet d'une blancheur éclatante vint piquer ma curiosité: c'était une couvée de lagopèdes ou perdrix de neige, avec leur mère, dont je devais bientôt devenir la dupe. A notre approche, les poussins se dispersent, mais la mère paraît boiteuse, elle se traîne péniblement en s'appuyant sur les extrémités de ses ailes comme sur des béquilles. On étend instinctivement les bras pour la saisir: elle avance néanmoins. On pense avoir la main dessus, elle échappe encore, et la fuite se prolonge. Irrité enfin de se voir joué par un oiseau, on se précipite sur lui, on croit l'avoir; mais non, on ne l'a pas, car il a retrouvé comme par miracle le parfait usage de ses membres, et s'envole rapidement. Ah! nous le punirons dans sa progéniture! Revenons sur nos pas et saisissons ses petits! Mais ceux-ci ont pareillement disparu; et il n'en reste plus le moindre vestige. Me rappelant en ce moment l'histoire de la perdrix boiteuse, je m'assis, un peu déconcerté, dans la fente d'un rocher, pour me venger sur mes provisions qui par bonheur ne s'étaient pas envolées.

La perdrix, qui nous avait perdu de vue, ne tarda pas à revenir et à se poser, après avoir exécuté quelques tours dans les airs, tout près de son nid, d'où elle se mit à appeler ses petits, qui reparurent subitement comme s'ils

rostrata, *Androsace pennina* et *helvetica* Gaud., *Cherleria sedoides*, *Saxifraga Segneri*, *androsacea*, etc. Sur les pentes gazonnées: *Potentilla minima*, *Stellaria cerastoides*, *Alchemilla pentaphyllea*, *Lychnis alpina*, *Campanula thyrsoides*, etc.

Les Lépidoptères remarqués en passant, sont: *Lithosia grammica*, *Melitæa cynthia*, *Satyrus philea* et quelques autres *Satyrus* aux ailes noires, etc.

fussent sortis de terre. On s'en approche une seconde fois, et voilà notre perdrix de nouveau boiteuse ; mais l'artifice est usé, on s'empare de quelques poussins et on attend. La pauvre mère oublie alors les dangers qui la menacent, elle revient, se traîne autour de mes pieds en battant de l'aile, en poussant des cris si lamentables, et en donnant des signes si expressifs et si touchants de son angoisse, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes, et lâchai prise sur le champ.

L'ascension est reprise. Tandis qu'on se fatiguait à gravir l'escarpement couvert de roches brisées, des coups de sifflet aigus retentirent d'un bout de la vallée à l'autre. Les marmottes venaient de signaler la présence d'un ennemi. Et, en vérité, l'ennemi était des plus formidables, et le danger dont elles étaient menacées des plus imminents. Deux énormes vautours planaient dans les airs. L'un d'eux avait choisi sa proie, il fondait sur elle verticalement et avec la rapidité d'une flèche ; mais le signal d'alarme ayant été donné, la marmotte eut le temps de se précipiter dans sa tanière. Trompés dans leur attente, les vautours dirigèrent leur vol vers les deux voyageurs, mon compagnon et moi, et nous escortèrent, élevés à peine à une trentaine de pieds au-dessus de nos têtes, durant deux longues heures. Que pouvaient donc vouloir ces monstrueux carnassiers ? Attendaient-ils l'instant où nous serions suspendus à quelque rocher ou engagés dans quelques passages périlleux, pour nous livrer un affreux et inégal combat, et réparer ainsi la perte de la marmotte ? Je ne sais, mais il me souvient fort bien que, dépourvu de toute espèce d'arme, je ne pus me défendre de quelque inquiétude, et crus prudent de choisir les passages les plus faciles, et de négliger les belles touffes d'aretia que présentaient les parois du rocher.

Le sommet de l'arête est enfin atteint. Mais grande fut ma surprise, ma consternation, lorsque, au lieu de la pente gazonnée par laquelle, selon Frœbel(1), les troupeaux de moutons de Bagnes et d'Hérémence viennent

(1) Frœbel's *Reise in die weniger bekannten Theile der Rannischen Alpen*. Berlin, 1840.

se rencontrer et se mêler, je ne pus découvrir autour de moi que vastes glaciers et pics inaccessibles.

Bientôt, cependant, une lueur d'espérance vint me consoler. J'aperçus au loin quelque chose de mouvant, et une lunette dirigée vers ce point acheva de dissiper mes craintes, car voilà des guides, et des plus sûrs, des plus intrépides surtout, qui débouchent par un col resserré entre deux pics, et défilent lestement jusqu'au beau milieu du glacier d'Ys-Ecoulaies.

On ne se doute assurément pas de quelle espèce de guides je veux parler, et même quand je les aurai nommés, on pensera encore que je fais une plaisanterie. Mais non, je parle très-sérieusement, car je prétends fournir un nouveau fil d'Ariane aux naturalistes, qui, entraînés dans ces hautes régions par l'ardeur d'investigation, peuvent si facilement s'égarer dans ce labyrinthe de glaces, de rochers et d'abîmes, et payer de la vie leur témérité.

Les guides qui m'ont inspiré tant de confiance étaient tout bonnement un troupeau de chamois. Ils venaient de s'arrêter au milieu du glacier afin de reconnaître, en habiles tacticiens, le terrain qu'ils se proposaient d'occuper pour y pâturer. Je ne pus échapper à leurs yeux perçants, et bientôt ils eurent regagné leur col; puis ils reparurent et disparurent de nouveau dans l'espace d'une heure, temps dont j'eus besoin pour examiner le glacier et observer les mouvements des chamois.

Ceux-ci, même lorsqu'ils s'avançaient avec le plus de lenteur et de précaution, ne marchaient point, à proprement dire; leur pas était plutôt un bond, un saut à pieds joints, où toute la masse du corps, portée sur les pieds de devant, tombait lourdement sur deux bien petits points du glacier, en sorte que, si la neige eût caché en cet endroit quelque fente, les sabots pointus, enfoncés par tout le poids du chamois élané, en auraient infailliblement percé la croûte, ouvert un abîme et préparé à l'animal une mort inévitable.

Les fentes du glacier cachées sous la neige sont moins dangereuses pour l'homme qu'elles ne le sont pour le chamois. Aussi celui-ci le sait-il, et son séjour habituel dans les régions glaciales lui a-t-il appris à les éviter.

Il est vrai toutefois qu'un troupeau surpris à l'improviste se disperse d'abord en tout sens, que ni abîmes ni rochers ne peuvent en retarder la fuite rapide. Mais si l'observateur est assez avantageusement placé pour pouvoir le suivre de l'œil à une grande distance, il remarquera que le désordre et la confusion de cette fuite cessent avec la première frayeur des chamois; que ceux-ci se cherchent bientôt, et parviennent, au moyen de quelques détours, à se rallier et à reprendre en file une de leurs directions habituelles. Ces directions aboutissent toujours à un col ou à quelque pâturage situé ordinairement sur le versant opposé de la montagne. Partout donc où l'on rencontre sur le glacier ou sur la neige des lignes tracées par le passage des chamois, on peut les suivre avec sécurité, et être assuré qu'on ne rencontrera aucun abîme caché sous une trompeuse couche de neige, et qu'on a trouvé un moyen de sortir d'une situation affreuse.

Après avoir fait ces observations, je redescendis au chalet de la Barma où je passai la nuit. Le lendemain je me mis à suivre les guides dont je viens de parler, et ils me conduisirent en trois heures, par le meilleur chemin possible dans une semblable contrée, au col de Severen (1), et de ce col, en trois autres heures, au chalet de Severen, situé à deux lieues de Lourtier, village le plus reculé de la vallée de Bagnes, où je termine ma chétive relation, afin de céder place à quelque communication plus intéressante et surtout plus scientifique que ne l'est celle-ci. (*Bibliothèque Universelle de Genève*, oct. 1845, p. 356.)

(1) Le col de Severen est séparé de l'impraticable col du Crêt par l'arête de ce même nom. Le col d'Orsera, indiqué sur plusieurs cartes, est une fiction. La chaîne qui, à partir du col de Severen, se dirige vers Nendaz et Isérables, n'est pas une simple arête, comme on est tenté de le croire en examinant les cartes de ce pays; c'est, au contraire, un massif de glace percé par des pics qui ont près de 10.000 pieds d'élévation, tels que le Mettaller, le Mont-Fort, les Perreiras et autres.